

Maria SANTOS-SAINZ, *L'élite journalistique et son pouvoir*

Rennes, Éd. Apogée, coll. Médias & nouvelles technologies, 2006, 223 p.

Arnaud Mercier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7413>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7413](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7413)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

ISBN : 978-2-86480-829-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Arnaud Mercier, « Maria SANTOS-SAINZ, *L'élite journalistique et son pouvoir* », *Questions de communication* [En ligne], 11 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2007, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7413> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7413>

Ce document a été généré automatiquement le 12 avril 2021.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0 The Creative Commons license icons, including the CC logo, a person icon (BY), a crossed-out dollar sign (NC), and a crossed-out equals sign (ND).

Maria SANTOS-SAINZ, *L'élite journalistique et son pouvoir*

Rennes, Éd. Apogée, coll. Médias & nouvelles technologies, 2006, 223 p.

Arnaud Mercier

RÉFÉRENCE

Maria SANTOS-SAINZ, *L'élite journalistique et son pouvoir*. Rennes, Éd. Apogée, coll. Médias & nouvelles technologies, 2006, 223 p.

- 1 Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'université Michel de Montaigne Bordeaux 3, Maria Santos-Sainz entend répondre à une série de questions qui font écho à une série de débats survenus dans les dernières années et qui posent globalement la question de la crédibilité des journalistes : « Quel est le rôle joué par les dirigeants de l'information et leaders d'opinion dans le système démocratique ? Imposent-ils leur agenda aux politiques ? Parviennent-ils à modifier le cours des événements ? Quels sont leurs réseaux d'influence ? De quelles manières sont-ils liés aux autres élites du pouvoir ? Quelles sont leurs positions idéologiques ? Quelles valeurs transmettent-ils et quel type d'influence exercent-ils sur les sphères politiques, économiques et culturelles ? » (pp. 13-14).
- 2 L'hypothèse sur laquelle cette étude repose est la nécessaire révision du spectre adopté par Rémy Rieffel (*L'Élite des journalistes*, Paris, Presses universitaires de France, 1984), en considérant que « l'élite journalistique est aujourd'hui plus restreinte dans sa composition [...]. Il s'agit de vérifier si l'élite journalistique française se réduit aux journalistes parisiens les plus influents » (p. 16) : à savoir les directeurs et chroniqueurs et éditorialistes les plus reconnus. La méthode de recherche qualitative repose principalement sur 15 entretiens individuels auprès des membres de cette élite, cernés notamment par une analyse réputationnelle, fruit de propos tenus lors d'autres entretiens individuels ou en groupes de discussion, en 2000 et 2001. Par ailleurs, Maria Santos-Sainz reprend à son compte la méthode de Cyril Lemieux (*Mauvaise presse. Une*

sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques, Paris, Métailié, 2000) pour observer *in situ* le processus décisionnel au sein des rédactions.

- 3 Dans le premier chapitre, l'auteur s'emploie à définir la notion d'élite. Elle mêle à la fois l'approche de Raymond Aron (« une élite se compose de ceux qui se sont élevés en haut de la hiérarchie et occupent des positions privilégiées que consacre l'importance soit des revenus, soit du prestige ») et celle de Pierre Bourdieu appuyée sur la notion de positions dominantes au sein d'un champ. Elle distingue « l'élite médiatique » de « l'élite journalistique », la première étant formée de personnes qui ne sont pas nécessairement journalistes. Cette élite partage avec l'élite du pouvoir (économique, politique, militaire) trois caractéristiques fondamentales : argent, prestige et pouvoir. Grâce à son analyse réputationnelle, elle offre un tableau « des journalistes de l'élite les plus cités de l'échantillon » (p. 39). Les vingt premiers sont sans surprise si ce n'est l'ordre : Patrick Poivre d'Arvor, Jean-Marie Colombani, Serge July, Frantz-Olivier Giesbert, Alain Duhamel, Christine Ockrent, Christian Imbert, Jacques Julliard, Pierre Alexandre, Françoise Giroud, Anne Sinclair, Jean-François Kahn, Ignacio Ramonet, Bernard Pivot, Jean Daniel, Claude Sérillon, Luc Joffrin, Edwin Plenel, Jean-Marie Cavada, Jean-Pierre Elkabbach. Comme Rémy Rieffel, elle pointe que cette élite journalistique « est fondamentalement parisienne » et que « deux femmes seulement sont présentes : Giroud et Cotta », 22^e. La « visibilité médiatique » qui permet à cette élite d'exister résulte beaucoup de l'usage de l'audiovisuel : « Plateforme de lancement et de consécration pour devenir membre de l'élite journalistique » (p. 43). Elle note que, parmi les nouveaux venus dans la liste, par rapport à l'analyse de Rémy Rieffel, la « nouvelle génération » possède des caractéristiques différentes : « plus professionnels, plus d'audience, plus présents sur les plateaux de télévision, plus managers » (p. 49). Maria Santos-Sainz poursuit son analyse en passant en revue les différents acteurs de cette élite et évoque leur parcours, notamment celui des cursus dont ils sont issus et leurs origines sociales. Elle n'a hélas rien de plus à apporter que l'étude de Rémy Rieffel, et se contente de donner la parole à d'autres journalistes qui dénoncent le caractère bourgeois ou endogamique de l'élite journalistique, l'assimilant aux autres élites, sans autre preuve sociologique. Elle cite ainsi longuement les propos d'un correspondant espagnol à Paris, en guise d'illustration de sa « démonstration » : « Le journaliste est un produit petit-bourgeois de classe moyenne, qui s'embourgeoise plus encore dans l'exercice de sa profession » (p. 60). Et pour conclure et affermir sa « démonstration », elle indique que les étudiants en journalisme de l'IUT de Bordeaux pensent que « pour parvenir à faire partie de l'élite journalistique, mieux vaut partir privilégié et répondre à certaines conditions ». On appréciera, comme il se doit, le niveau de précision et la rigueur de l'appareil justificatif. Pour le cursus, on a heureusement des données plus précises. L'auteur montre que « parmi les 2000 journalistes issus du CFJ entre 1947 et 2002, la plupart font partie de médias de référence et [qu'ils] occupent des positions prestigieuses » (p. 67). De même, elle souligne la forte proportion de ceux qui ont fait Sciences-Po Paris dans l'élite des journalistes, ainsi que les très fortes disparités salariales entre les journalistes et l'élite de la profession, justifiant ce faisant de les isoler sociologiquement. Dans le même temps, l'élite journalistique fonctionne selon ce que l'auteur appelle « la loi du cumul des médias » et la durée. Ainsi Patrick Poivre d'Arvor, journaliste et écrivain à ses heures, anime-t-il également une rubrique littéraire. Elle évoque la consécration par l'audience, en laissant la parole au philosophe Alain Finkielkraut : « Autrefois, c'était l'excellence qui faisait la notoriété, alors qu'aujourd'hui c'est la notoriété qui fait l'excellence ». Suit un court chapitre sur « la

figure de l'intellectuel médiatique » qui n'est pas d'une grande originalité. Puis vient une analyse des réseaux d'influence. L'auteur rappelle que le système de sélection de l'élite journalistique repose moins sur la méritocratie que sur la cooptation (p. 94), en convoquant notamment les études de Rémy Rieffel (*op. cit.*), Yves Roucaute (*Splendeur et misère des journalistes*, Paris, Calmann-Lévy, 1991), Pierre Bourdieu (*Sur la télévision. Suivi de L'emprise du journalisme*, Paris, Liber, Raisons d'agir, 1996) ou Yann Le Bohec (*Les mythes professionnels des journalistes*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2000). Ce qui signifie qu'il « n'y a pas de chemin préétabli menant directement à l'élite journalistique » (p. 91). On y « apprend » que « le monde journalistique est impitoyable : sans l'appartenance à un clan, il est presque impossible de survivre ». Mais les membres interrogés de cette élite nient et invoquent davantage le « hasard » (p. 98). Pourtant, à la suite des travaux du politologue journaliste Yves Roucaute et des journalistes Sophie Coignard et Alexandre Wickham (*L'omerta française*, Paris, A. Michel, 1999), elle donne une importance décisive à la notion de « clan » pour expliquer le mode de fonctionnement de cette élite, et la façon dont certains se comporteraient en « chef de bande ». Elle insiste sur le poids du « journalisme de connivence » appelé aussi de « fréquentation », de « communication » ou de « révérence », avec le pouvoir politique (p. 106).

- 4 Dans le chapitre sur « les nouvelles censures », elle cite Ignacio Ramonet ou Patrick Champagne et son classique *Faire l'opinion* (Paris, Éd. de Minuit, 1990) qui affirme à propos de la censure, qu'elle consiste « pour tout journaliste qui veut faire normalement carrière dans le métier, à ne pas critiquer les pratiques critiquables de ses confrères » (p. 117). La concentration des médias et le poids de l'actionnaire sont devenus décisifs, d'ailleurs « les autocensures sont [...] devenues plus vives que les censures externes » (p. 120). Elle reprend à son compte la déploration de Serge Halimi et Ignacio Ramonet sur une de leurs conséquences néfastes : « l'uniformisation du message journalistique ». Les nouveaux patrons des médias sont aujourd'hui issus du monde des affaires et beaucoup moins issus qu'avant du journalisme. Elle introduit donc le concept de « marketing rédactionnel ». « Ces stratégies réduisent la marge de manœuvre des journalistes car le travail journalistique est confiné à un simple exercice de communication consistant à fabriquer, selon des standards bien précis, des articles au contenu prédéterminé » (Champagne, cité p. 138). Selon Ignacio Ramonet, « le journalisme de bienveillance domine, alors que recule le journalisme critique » (p. 152). L'élite journalistique incarne la pensée unique, ce sont, selon Pierre Bourdieu, « les interprètes de la doxa officielle » (p. 152).
- 5 Par la méthode adoptée et l'abondance de citations d'auteurs, Maria Santos-Sainz propose donc une critique radicale du monde journalistique parisien, appuyée sur ce qui se fait de mieux dans la sociologie critique de la dénonciation. Cela donne une connotation assez idéologique à l'ouvrage, aux accents de procès « à charge ». En écrivant ceci, nous offrons un nouvel exemple pour illustrer le travail de délégitimation du discours critique sur le discours critique (voir p. 190) qui conduit à expliquer le succès du livre de Géraldine Muhlmann (*Du journalisme en démocratie*, Paris, Payot, 2004) sur le journalisme, parce que celle-ci atténue « les critiques les plus acerbes sous une perspective philosophique ». Pourtant, nous oserons introduire de la nuance dans la radicalité critique. Mais le plus gênant n'est pas là. Il est dans le statut de la preuve, que les propos de l'auteur elle-même fragilisent. Que penser de la valeur démonstrative d'assertions introduites par des expressions comme : « un éditorialiste tente de répondre » (p. 87), « une autre journaliste croit », « un chroniqueur politique avance » (p. 92), « un autre chroniqueur fait état des conditions qu'il considère nécessaire » (p. 93), « si

l'on se réfère à la perception qu'ont *certain*s membres de l'élite » (p. 94), « parmi les optimistes, un chroniqueur *perçoit* » (p. 148)? Que conclure de certain d'une argumentation qui repose essentiellement sur des citations d'auteurs, étayées ensuite par des citations de journalistes membres ou non de cette élite ? Souvent l'auteur fait plus œuvre d'essayiste que de sociologue, et plutôt bien. On peut se demander si, avec cet ouvrage, on n'en apprend pas finalement plus sur les représentations sociales que certains journalistes se font de l'élite de leur métier que sur la réalité sociologique de cette dernière.

AUTEURS

ARNAUD MERCIER

CREM, université Paul Verlaine-Metz